Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Juan Garcia

Volume 34, numéro 3 (201), juin 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garcia, J. (1992). Poèmes. *Liberté*, 34(3), 22–31.

JUAN GARCIA

POÈMES

AMOUR AUTOMNAL

Femme éternelle qui tisse mon silence
au plus profond du bois où chante le coucou
je te regarde vanter mon cœur et sa rythmique
aux séquences du tourbillon des feuilles
dont les érables sont les plus porteurs
et malgré les bêtes anxieuses de trouver lieu
dans les passages ravinés où se clouent les embruns
des parfums me gagnent qui signalent l'instance
d'un amour automnal au plus creux de nos âmes
qui n'est plus d'un genre ou de l'autre
mais émerveillement de la flore et de sa dentelle

le vent cherche le stigmaté des chênes
afin de faire bruissier tout ce qui est brindille
ou rameau acharné à verdier
là où fonce le lierre des branchages
l'ossature de la forêt n'a jamais été si robuste
que depuis que la cendre s'est risquée jusqu'aux faîtes
et que la chouette hulule sous la lune
d'une voûte céleste qui n'existe plus
que dans mon œil qui contemple ton corps
c'est l'art que je déclare devant cette nature
à la mousse visible comme la pointe de tes seins

comme le revêtement des eaux torrentielles
quand le matin gris évolue dans les cieux
jusqu'à friser l'enclos du feuillage
nous voulons toi et moi épouser la fraîcheur
d'une autre après-midi où coulent la résine
et les statues de glaise que nous sommes
dans le décor charmant de nos baisers
qui défie tout amour qui n'est que plantureux
dans les bastingages hostiles des pluies
qui ajournent nos cœurs

dans nos bouches où règne un parler terreux
rien ne dérange la vérité apprise comme un lien
et une chute éclabousse nos rires
dont l'écho cristallin se répand vers le couchant
où cette tombée surnaturelle de la nuit
qui brille de ses feux comme nos mains jointes
à jamais sur l'écorce des siècles.

QUÊTE

mille maux sillonnent ton destin
que tu voudrais mêler à celui d'un monde lointain
ou alors au produit d'une fusion
entre la foudre et l'arbre

la terre t'apparaît comme un miasme
qui recèle son mystère près d'un lac
où jadis tu pleuras l'infortune
d'être poète banni du paradis

tu as saisi l'éclair qui brille
dans ta cervelle blanchie
afin que ton nom subsiste devant les hommes
et que tu atteignes les montagnes
dont les neiges éternelles font sombrer

le pistil de ton cœur
la couronne de ta tête
ne servent de rien sous le soleil
qui se meut au zénith et rayonne
comme les grands luminaires manifestés par tous

que ta gloire soit l'auréole
de la cueillette prodigue des roses
puisqu'il faut te parler spirituellement
là même où s'estompe la beauté
que tu as tant cherchée avec tes rameaux à la main

RECOURVEMENT

mon âme aux extrémités d'un lac
ne célèbre plus la nature givrée
à cause d'un tellurisme universel
et des endroits neigeux du monde

je n'écris mes chimères dorées
que pour exorciser le noble aux abois
et restituer sa couronne
et sa corolle à la rose et l'œillet

à plus tard les emportements de Dieu
et sa fureur rouge qui annihile
et brise le ciel comme un vase
et les corps attachés aux piloris terrestres

mais quelle lucidité aux yeux ouverts
par un calcul à sang froid
arriverait à dédoubler les formes
que furent les premiers hommes

trop de soleil nous éloigne de l'Hôte
qui ne demandait que nuit crue
tant qu'il fallait remédier à la Mort
toujours présente à nos esprits

LUCIDITÉ

vais-je animer ton corps de marbre
avec la fulgurance de mon esprit
ô mon aimée qui veut peupler la terre
des grenadiers de ce jardin
quand le tonnerre jaillit du ciel
et les éclairs magnifient ma course
vers le seul lieu où poussent le nartex
et le lierre des colonnes
où s'enchevêtrent nos deux âmes
comme l'artifice de la beauté
rend plus rouges les grappes de raisins
qui bafouent nos visages bleuis
au pressoir de l'amour

le pépiement des passereaux
longtemps avait porté le vent
aux plus hautes frondaisons
qui obscurcissent les cœurs
quand la nudité est l'apanage des dieux
dont la bouche rose baise la main
d'une jeune campagnarde allant à son ouvrage
nous nous disions alors des mots furtifs
comme les ailes mauves des anges
et qui n'aurait profané l'odeur de ces rosiers
et le tableau champêtre dans les ors
d'un soleil sous lequel sévit l'été
partant du bleu de l'œil vers l'horizon
et ton rire qui cristallisait le jour

je me taisais sous le feuillage
pensant aux faunes d'autrefois
qui hantaient les prairies
scellées d'un sceau divin
mais que ne suis-je aux portes de l'église

qu'avaient dorées les moines de leur blanche mémoire
je cherche le rameau des rêves religieux
et je ne trouve plus que la gloire de tes seins
sur ma gloire inouïe de poète
quand la nuit se déchire et empourpre les champs
qui bercent des tabous dont je ne sais le nom
et où donnent nos voix comme l'orage
désormais à l'ouest d'Éden

VACANCES

le soleil éclaire ma tête
de ses paillettes de feu
et dans l'eau je dessine
le mystère du sable

la mer verte se dilate en moi
et je m'habille de lumière
pour être aussi radieux
que le ciel vibratoire

j'éprouve parfois la Mort
des dieux ensevelis
sous les roches marines
que baignent des lueurs

plus rien ne distance mon âme
de l'envoûtement du corail
qui mousse rose ou bleu
comme la création du monde

je ne suis plus qu'aux poissons
dont les nageoires diaphanes
laissent un sillage
qui permet ma vie

je ne subsiste plus qu'aux rayons solaires
dont les lames giratoires
pénètrent le caveau des mers
qui jaunissent comme le lin

toute tentative de renaître
vivant en toutes choses
ici vient de la variété des espèces
et de l'observation des trônes

seulement l'eau qui échoue sur les côtes
donne le salut à l'homme
qui se pare d'ailes comme Icare
pour ne pas être monstre

mon corps bruni dans la bouée
croit qu'à proximité des plages
les sirènes exultent belles
de l'écriture d'Ulysse

des enfants blonds regardent l'univers
de leurs yeux lucides
et leurs ébats déjà augurent
la fin de l'été

ABÎME

mer majestueuse que le vent berce
au-dessus des maisons éternelles des jours
je te trouve plus sûrement qu'un songe
là où la Lumière est radieuse dans mon âme
et le soleil brillant dans ma cervelle
le vouloir du monde provient de tes marées
ainsi que sa finalité de tes eaux diluviennes

il y a la terre et ses cheminements
comme contresens à ta voie tumultueuse
mais quel élément qui se constituerait
autrement qu'aquatique aurait prise sur moi
qui rêve de voir des continents poreux
aux mystères flagrants des buées marines

mer qui es le repaire de mille grondements
et d'où émane la vapeur nébuleuse des nuages
combien de fois ai-je vécu sous ton œil
loin du fracas écumeux des falaises
où tu extravertis ton être impersonnel
dont les vagues ne sont que prélude à plus d'eau
toi la verte aventure des poètes bannis

je dirai toujours la grandeur de ton étoffe
qui sied à l'homme qui absout tes flots
l'humanité en proie à la sécheresse des cœurs
ô mer comme le ligament universel
que les tropes peuvent encore cerner
sans pour autant tomber de leur hauteur

POÈME SANS FIN

qu'écrire devant le silence de nos âmes
et la coction de toutes les alchimies
le benjoin pas plus qu'un nard ou l'oliban
ne sauraient rendre nos caprits adamiques
il n'y a plus que des fleurs aux cœurs
pour prouver que nous sommes hommes

le limon et sa gageure terrestre
ne pouvaient suppléer aux êtres faillibles
qui pour l'innocence des parfums
des premiers temps chutèrent du paradis
et vécurent à la mesure des reliques
d'ancêtres n'ayant ni nom ni origine

que contempler sinon Dieu dans sa conquête
afin que s'estompe le ciel vide
et que la bleuité prenne place dans les cieux
d'où nous voyons la quintessence
obéir aux quatre points cardinaux
et à la cire comme essence de ce monde

l'antique n'a plus d'effet sur nous
modernes qui cherchons la beauté éphémère
et non la longévité d'une vie nébuleuse
la rose aussi est ancrée dans le rêve des poètes
et la lucidité dans leurs yeux clairs